

Texte pour la voix haute

France Théoret

Numéro 117, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14044ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (2008). Texte pour la voix haute. *Moebius*, (117), 9–11.

FRANCE THÉORET

*Texte pour la voix haute**

(A)

PARTIR DE RIEN

RIEN N'EST NÉANT

PUR REFUS PURE ABSENCE

NON-ÊTRE (FORME DE L'IMPOSSIBLE)

ET DU SILENCE

le corps vire : l'œil au centre éprouve les dimensions du vide et du plein. les lignes se joignent. les masses se heurtent au bout du regard. l'horizon fait bloc. les masses s'agrandissent à mesure et le corps frappe à chaque mur chaque brique chaque pierre. le pavé touche au visage. chaque mur de verre colle au corps copie la silhouette brisant les traits démembrent. le corps coule dans les surfaces entre l'ombre et la lumière délire du double en surface des masses. la vitre distance les murs. l'œil tranche l'espace dans la masse. le plein fait le vide à même le mouvement

en hauteur les parallèles s'amoindrissent et le corps s'en prend au vertige, au désir d'évasion vers l'ouvert. quelque part dans l'esprit ou ailleurs peu importe fait rage un tournoiement qui s'empare de tout le corps. un rythme une porte battante à la tempe répète un mouvement de flux et de reflux nie le pur silence du corps entre la pensée vague et coulante et le réel envahissant

LES OBJETS L'INNOMMABLE

À LA LIMITE DU CORPS

LA SURFACE FAIT LEUR ÊTRE

TOMBE

aux prises avec la matière l'enlèvement sous-tend les coordonnées à la ligne des faits parenthèse qui détériore la trame lisse des jours qui s'enchaînent au rythme du temps qui effrite au jour le corps faisant poids avec le réel trace une voie obscure qui n'apparaît jamais la même au-delà de la mort car

au pas de qui a péri une nuit nouvelle a paru personne n'a jamais éclairé la terre ni troué sa surface à une profondeur quelconque. les hommes sont légers légers ils ne marquent pas ils coulent au sein de la mort – arbres creux. l'épaisseur a disparu pour qui a péri. les traits sont vides. la face s'est retirée. le trou noir. il n'y a personne à retrouver la distance est à jamais fatale. au pas qui échappe au-dedans il n'y a rien sinon l'aller-retour vers la nuit.

seuls les amas du passé gisent épars dans quelques mémoires et nul homme nul objet n'est récupérable si ce n'est à force d'insanités

ainsi la mort est fondée

il a fui pour l'hiver de l'abitibi au sein des gorges froides. toute forme de glaces hante dans l'encerclement hivernal où la conscience s'émiette en fragments contradictoires s'arrache aux glaciers laissant sans cesse quelques débris du corps attachés aux parois givrées. la glace le poursuit et l'environne de toutes parts sa tête est de verre et de verre et de bris

la modulation froide de chaque mot revient, de chaque part de l'horizon la ligne est rompue le mur est sondé le corps n'a plus de corps

je n'ai pas fui pour l'hiver de l'abitibi et je ne fuirai pas au sein des gorges froides. les glaciers n'ont rien à voir avec les fragments contradictoires de l'esprit: tout le reste glaciers et parois givrées n'est qu'obsession.

et la métaphore n'est qu'un mensonge de plus

ainsi il n'y a plus ni présence ni pesanteur ma tête n'est pas de verre

elle est sans face

or ses mots me rejoignent
leur éclat est contradictoire le fil du discours
se rompt
TOUT LE CONTRE-DIT
mais nul n'est il
IL EST ABSENT

QUAND
peu importe qui a disparu qui (s') échappe l'homme
n'est pas
récupérable la mort fonde le silence
le fil du discours est (inter)rompu
AU PAS PASSE LA MORT

France Théoret

* Publié pour la première fois dans *La Barre du Jour*, juin-juillet 1968.